

## UNE PLAQUE TOURNANTE DU COMMERCE DE L'EAU DE VIE : CHÂTELLERAULT AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE

Comme le mentionne Jean Gervais dans son *Mémoire sur l'Angoumois*, Châtellerault était au XVII<sup>e</sup> siècle un centre important du commerce de l'eau de vie<sup>1</sup>. Curieusement, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'est fait mention que de la coutellerie, que ce soit l'abbé Expilly<sup>2</sup> ou divers voyageurs, de l'ambassade portugaise en 1641 à Arthur Young, à la veille de la Révolution<sup>3</sup>. Pourtant, Roffay des Pallus évoque un commerce « d'eau de vie de Cognac et Saintonge », arrivant par charrois à Châtellerault et réexpédiée ensuite par voie fluviale<sup>4</sup>.

Cette étude a été rendue possible par une source qui couvre tout le siècle : les registres de contrôle des actes<sup>5</sup>, où sont mentionnées les lettres de voiture, comportant, du moins en théorie, la nature et la quantité des marchandises, les noms des expéditeurs et des clients. Cette source laisse parfois à désirer : certaines années, les quantités ne sont pas mentionnées ; d'autres fois, les noms des clients sont omis. Cependant, la principale difficulté vient du calcul des quantités : rarement, celle-ci est chiffrée car il est question de futailles, pipes, barriques, tierçons ... Nous savons que la pipe de Châtellerault était celle de Paris, soit 422 litres<sup>6</sup>. Pour les barriques, appelées aussi busses ou bussards, ou bien pièces pour le vin, nous avons repris l'estimation de P. Rambaud, soit 285 litres<sup>7</sup>. Pour les tierçons, utilisés surtout après 1740, nous disposons d'une équivalence dans une lettre de voiture : 12 tierçons font 700 veltes, soit 435 litres<sup>8</sup>. Pour le poinçon, peu utilisé et essentiellement pour le vin, nous avons repris l'équivalence donnée par Robert Favreau : 89 litres<sup>9</sup>. L'utilisation des mêmes équivalences nous permet, sinon d'obtenir des chiffres exacts, du moins de mesurer l'évolution du commerce au long du siècle et d'approcher tous ses acteurs : commerçants, voituriers et clients.

Les sources disponibles ne nous permettent pas d'étudier les premières décennies ; trop de lacunes les rendent inexploitable : absence de lettres certaines années, comme de 1711 à 1714, oubli d'un des éléments, noms ou quantités. Une étude valable ne peut commencer qu'à partir de 1720. Entre cette date et les années 1780 nous pourrions distinguer trois périodes : la montée en puissance (1720-1734) ; l'âge d'or (1735-1759) et un déclin brutal (1760-1785).

---

<sup>1</sup> Publié par Babinet de Rancogne, reprint 1966, p. 21-22.

<sup>2</sup> *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, reprint 1978, t. 2, p. 286.

<sup>3</sup> Jacques Marcadé, « Le Poitou du XVII<sup>ème</sup> siècle vu par une ambassade portugaise », *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1987, p. 249-257 ; Étienne de Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie en 1729*, Paris, 1770, t. 2, p. 201 ; Picanol de La Force, *Nouveau voyage en France*, Paris, 1770, t. 1, p. 42 ; Arthur Young, *Voyage en France pendant les années 1787, 1788, 1789*, trad. Henri SÉE, Paris 1931, t. 1, p. 161.

<sup>4</sup> *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Châtellerault recueillis et mis en ordre en 1738 par Roffay des Pallus*, publiés par Camille Pagé, Châtellerault, 1909, p. 106.

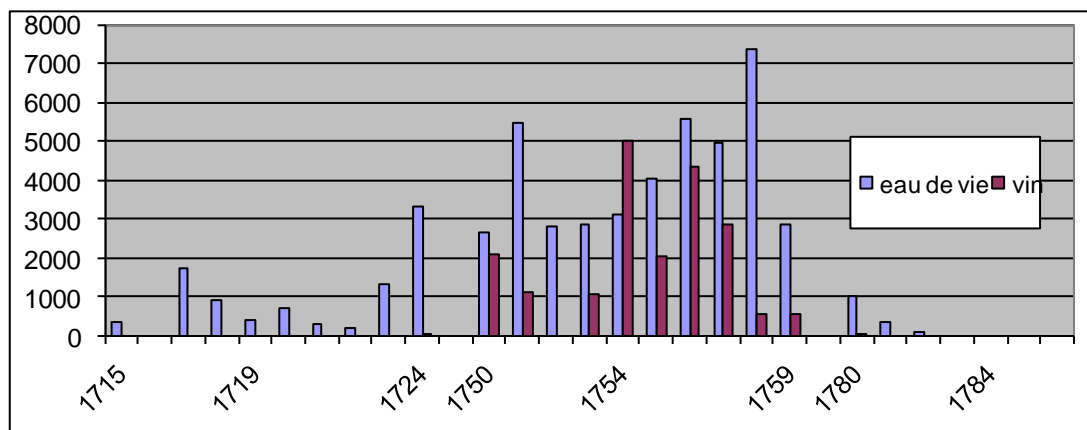
<sup>5</sup> Archives départementales de la Vienne (ADV par la suite), 2 C 3 Q, 426-571.

<sup>6</sup> *Recueil des tables pour faciliter les comparaisons ...*, Poitiers, 1807, p. 70, 22.

<sup>7</sup> Le commerce par voie d'eau par le Clain et la Vienne au XVII<sup>e</sup> siècle, *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1920, p. 462.

<sup>8</sup> ADV, 2 C 3 Q, 516, f. 69 V.

<sup>9</sup> La ville de Poitiers à la fin du Moyen Age, *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1978, p. LXXXIX et seq.



Durant la première période, la courbe des réexpéditions est irrégulière : après quelques années de croissance continue, elle bondit à 14 706 hl. en 1726 pour retomber au-dessous de 4000 hl, les années suivantes, 1732 exceptée. Au début, Châtellerauld réexpédiait surtout à destination d'Orléans, dont les marchands servaient d'intermédiaires vers le marché parisien. A partir de 1729, les livraisons directes à Paris se sont multipliées, ce qui a permis l'essor des marchands châtelleraudais, comme l'avait noté en son temps Roffay des Pallus<sup>10</sup>. Il est difficile de parler de commerce du vin durant cette période ; nous avons plutôt l'impression d'envois à des parents ou connaissances. Au mieux, Tremeau, un client pour l'eau de vie, a acheté aussi 25 pipes de vin.

Ce qui frappe dans la deuxième période c'est tout d'abord l'importance des quantités envoyées : plus de 13 000 hl. chacune des cinq dernières années. Mais, nous constatons aussi un accroissement considérable de l'aire des livraisons : le nombre de clients parisiens passe de 39 à 128 et désormais Châtellerauld dessert directement 30 nouvelles agglomérations, depuis Le Bourget en 1735, à Montargis ou Senlis en 1759, en passant par Rouen en 1747<sup>11</sup>. Durant cette période, on peut parler d'un véritable marché du vin, en particulier les cinq dernières années. Cela n'exclut pas des clients particuliers, comme l'abbé Nollet, « de l'Académie des Sciences », un fidèle, ou le curé de Boissy-Saint-Léger<sup>12</sup>. Les années 1754-1759 marquent véritablement l'apogée du commerce châtelleraudais du vin et des eaux de vie.

Les envois ont baissé en 1760-1762, puis le commerce s'effondre à partir de 1763. Les volumes réexpédiés diminuent considérablement et l'aire de redistribution ne cesse de se réduire. A Paris, il y avait encore 26 clients en 1760-1764 ; ils ne sont plus que 7 en 1775-1779. Dans le bassin parisien, il ne reste que de rares fidèles, comme les Brisset, de

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p 166.

<sup>11</sup> Par ordre d'apparition dans les registres de contrôle des actes : Melun, Louvre-en Parisis, Le Bourget, Charenton, Blois, Meaux, Versailles, Clamart, Villeneuve-Saint-Georges, Choisy-le Roi, Provins, Sainte-Même, Nogent, Montgeron, Lagny, Rouen, La Courtille (actuellement dans Paris), Saint-Maur, Montreuil, Saint-Denis, La Chapelle (actuellement dans Paris), Neuilly, Vincennes, Luzarches, Ferrière-en Brie, Saint-Quentin-en Yvelines, Montargis, Brie-Comte Robert. De un à trois clients par agglomération et de une à huit commandes (Le Bourget, Charenton).

Villeneuve-Saint-Georges, jusqu'en 1776. L'effondrement du commerce du vin est encore plus rapide : aucun envoi (du moins d'après la source officielle) entre 1770 et 1780.

Ce déclin, et sa rapidité, peuvent s'expliquer par différentes causes. La première est la concurrence sur le marché parisien : dès 1764, Châtellerauld avait protesté contre la possibilité de commercialiser hors de Normandie les eaux de vie de cette province<sup>13</sup>. Par ailleurs, la zone de ravitaillement de Châtellerauld s'est réduite. La Charente, canalisée, plus apte à la navigation, a drainé vers les ports atlantiques la production locale. 1763, année de l'effondrement du commerce de Châtellerauld, est aussi l'année où le commerce des *Isles* prend son essor et, comme l'a montré Jean Tarrade, les eaux de vie métropolitaine ont trouvé là un large débouché, du moins auprès des riches planteurs<sup>14</sup>. Enfin, l'amélioration du réseau routier a pu entraîner une dernière modification : les charrois contournent désormais la ville pour gagner un port au delà des obstacles qui apparaissent sur la Vienne<sup>15</sup>. Curieusement, cette activité qui avait fait un temps la richesse de la ville semble totalement oubliée. Creuzé-Latouche n'en fait pas mention dans son *Tableau de Châtellerauld et du Châtelleraudais* rédigé au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Au mieux, une allusion dans le Cahier de doléances de Châtellerauld peut faire supposer qu'une petite activité s'était maintenue<sup>16</sup>.

Les noms des marchands et des voituriers sont mentionnés dans les lettres. Nous pouvons ainsi retrouver des noms déjà évoqués par P. Rambaud pour le XVII<sup>e</sup> siècle : des bateliers comme les Nivert ou des marchands, Renault ou Bottereau. Dès la fin du XVII<sup>e</sup>, ces derniers sont déjà des notables dans la cité, comme en témoignent leurs taux de capitation ; au XVIII<sup>e</sup>, tout en continuant leurs activités commerciales, ils ont investi dans des terres, ce qui leur permet d'ajouter un titre à leur nom : Renault de Mortier ou Bottereau de Villeray et Bottereau du Planty, comme, plus tard, Martineau de la Riffaudière.

Les noms de famille<sup>17</sup> des marchands se consacrant au commerce de l'eau de vie sont de l'ordre d'une quinzaine, mais, dans les lettres de voiture, nous recensons une quarantaine de prénoms. Cette branche du commerce est entre les mains de quelques familles, souvent liées par des mariages ou des liens de sociabilité. Ainsi, Jeanne Lavallée a épousé François Delahaye ; Jeanne Bottereau, Jacques Renault<sup>18</sup>. Le mariage, à Paris, de Simon Delessard

---

<sup>12</sup> ADV, 2 C 3 Q, f. 50, 57 et commandes en 1744, 1745 ... - idem, f. 135, 136.

<sup>13</sup> Ernest Godard, *Le livre de raison d'une famille châtellerauldaise. 1617-1793*, Poitiers, 1884, t. II, p. 139. Notons que La Rochelle, qui craignait une concurrence dans les *Isles* s'était associée à la protestation de Châtellerauld.

<sup>14</sup> *Le commerce colonial de la France à la fin de l'Ancien régime. L'évolution du régime de l'exclusif de 1763 à 1789*, Paris, 1972, plus particulièrement le tome II.

<sup>15</sup> E. Godard, *op. cit.*, II, p. 229. Le marquis d'Argenson aurait voulu implanter un moulin aux Ormes, au grand dam des Châtelleraudais qui craignaient de voir couper les relations avec la Loire.

<sup>16</sup> *Ibidem*, II, p. 296. On demande de ne prélever aucune taxe sur les eaux de vie réexpédiées.

<sup>17</sup> Geneviève Cerisier Millet, *Les voituriers par eau châtelleraudais au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, Poitiers, 2001, consacre plusieurs pages aux familles Bottereau, Delahaye, Lavallée... Pour les voituriers, notre étude est limitée à ceux qui étaient concernés par le commerce du vin et de l'eau de vie.

<sup>18</sup> ADV, 5 MI 0167 (1708-1728) et (1729-1739).

avec Louise Martineau a suscité bien des problèmes, le marié étant suspecté de protestantisme<sup>19</sup>. Sur le titre clérical de Jean Turquand figurent trois noms de marchands : le père, le grand-père et Philibert Deléchelle<sup>20</sup>. Diverses sources nous montrent que ce sont des notables occupant des postes honorifiques : marguilliers, échevins, juges consulaires ... Nous ne disposons guère de renseignements sur leur fortune. Celle de Louis Contencin s'élevait à plus de 91 000 livres<sup>21</sup>. En 1762, les biens de Louis Bottereau, dont plusieurs métairies, dépassaient les 192 000 l. Enfin, Augustin Papillaut avait pu donner 30 000 l. de dot à son fils<sup>22</sup>.

Quelques familles dominent cette branche du commerce, réduisant les autres commerçants à la portion congrue, parfois moins de 1000 hl. en cinq ans. Pour le tableau suivant nous avons préféré le terme famille car l'activité s'étend sur plusieurs décennies : le fils succédant au père, comme Louis et Louis Bottereau, ou Jacques Lavallée le jeune qui remplace son père en 1732. Nous pouvons suivre de véritables dynasties : outre les Lavallée (Jacques, sa veuve, Nicolas, et encore un Jacques en 1780) nous avons, par exemple, les Delahaye (Charles, Charles-François, Charles, puis François) ou les Martineau (Jean, Daniel, Louis et Augustin). Ce tableau n'indique pas les quantités exactes car il a été établi à partir des classements quinquennaux ; aussi certains qui étaient au delà du cinquième rang n'y figurent pas. A tout le moins, nous avons tenté d'évoquer le volume du commerce et la hiérarchie.

Familles	Total réexpédié	Dont vin
Bottereau	64 231 hl.	1200 hl.
Lavallée	51 695 hl.	13 999 hl.
Delahaye	40 870 hl.	929 hl.
Dutemps	21 404 hl.	2386 hl.
Delessard	15 676 hl.	24 hl.
Bottereau de Villaray	13 265 hl.	1227 hl.

La part des autres commerçants est souvent faible : 700 hl. pour Hilaire Papillaut. Pierre Bottereau a commercialisé 2642 hl, soit le dixième de l'activité de son parent à la même période (1735-1739). Jean Duterne qui a revendu 5629 hl. de vin, n'a vendu que 1000 hl. d'eau de vie.

<sup>19</sup> ADV, 5 MI 0167, notes du 15 janvier 1745 et du 18 juin 1746. Sa sœur a abjuré en 1780. Ce serait une exception dans ce milieu qui, apparemment, est catholique : recherche de places de marguilliers, trois enfants destinés à la prêtrise, une fille religieuse.

<sup>20</sup> ADV, 4 E 18, 133, 28 avril 1751.

<sup>21</sup> ADV, 4 E 19, 170. Inventaire après décès du 6 novembre 1777. Plus exactement 91 454 L. 12 sols et 10 deniers, somme à laquelle il faudrait ajouter 7 tierçons et demi d'eau de vie, estimés 3017 l.

<sup>22</sup> ADV, 2 C 3 Q 495. Contrat du 10 avril 1777.

Nous pouvons constater que ces familles se sont intéressées au vin lorsque la demande est devenue importante mais, comme le suggère le tableau ci-dessus, Lavallée mis à part, le commerce du vin est une branche secondaire pour ces négociants en eau de vie. Ce constat reste valable pour la troisième période. En 1760-1764, Louis Contencin a expédié 9414 hl. d'eau de vie mais seulement 179 de vin ; Augustin Martineau 4484 hl, seulement d'eau de vie. De tels chiffres nous montrent le déclin de cette activité ; les commerçants de la dernière décennie ne sauraient rivaliser avec leurs prédécesseurs de l'âge d'or du commerce, ceux qui s'attribuaient le titre de « négociants », pourtant réservé en théorie au commerce international.

La quasi-totalité des transports vers le nord était assurée par voie d'eau ; au plus, quelques futailles ont été transportées par charrois. Il semble que certaines familles se soient spécialisées dans le transport des liquides ; ce sont d'autres noms qui apparaissent pour le liège, les cuirs ... Les voituriers dont les noms figurent ci-après n'ont reçu que des lettres pour le transport de boissons. Pères et fils, frères ou cousins se succèdent où se partagent cette activité ; au total, malgré les différences de prénoms, nous recensons 25 noms de famille, certaines fort actives dans la première moitié du siècle comme les Guerry, d'autres dans la seconde moitié comme les Rivière, ou traversant la période comme les Gallais. Les Nivert, déjà connus au XVII<sup>e</sup> siècle, ont continué au suivant, les veuves assurant, en cas de besoin, la transition entre père et fils.

Ces entrepreneurs peuvent posséder plusieurs bateaux, ce qui suppose une solide assise financière : en 1739, les bateaux d'André Dréau étaient estimés 1648 l.; en 1777, trois barques de Jean Berrié valaient 725 l., bien que d'occasion<sup>23</sup>. En sus, il fallait payer les équipages : mariners, mousses ...<sup>24</sup> Aussi, en 1772, les héritiers de la veuve d'André Dréau ont-ils préféré renoncer à un héritage trop grevé de dettes<sup>25</sup>. Dans certains documents, tels les brassiers qui deviennent laboureurs suivant la nature des actes, certains voituriers ont cherché à améliorer leur statut social : Louis Rivière a été qualifié de « marchand voiturier »<sup>26</sup>. Si certains sont analphabètes, comme la veuve d'André Dréau, une homonyme de la précédente, il n'en est pas de même des voituriers les plus dynamiques : les fils de Charles Guerry ou Louis Rivière. L'endogamie sociale a aussi joué dans ce milieu : Pierre Vallée a épousé Marie Royer, Louis Jouet Madeleine Mérigot ou Charles Picard Marie Nivert, pour ne prendre que ces exemples<sup>27</sup>.

Il est difficile, compte tenu des sources, de retracer leur activité avant 1720 ; nous savons seulement que les Gallais et les Nivert ont reçu le plus grand nombre de lettres de voiture, respectivement 64 et 18, et que, en 1716, apparaît le nom des Guerry. Le tableau ci-dessous ne retrace, avec la réserve faite déjà pour les activités des commerçants, que les activités des principales familles de voituriers. Au cours du siècle, six ont largement dominé ce trafic du vin et de l'eau de vie, comme en témoignent – et ce sont des minima – le nombre de lettres de voiture et les volumes transportés. Pour ce faire, même si sur les documents officiels ils ont des activités séparées, nous avons regroupé les fratries. L'énumération de tous les voituriers concernés par ce trafic serait longue mais certains n'apparaissent qu'occasionnellement

---

<sup>23</sup> ADV, 4 E 19, 170 – 4 E 19, 166.

<sup>24</sup> A sa mort, en 1751, Charles Guéry devait 30 l. à un « garçon batelier » et 10 l. à un « petit garçon » (ADV, 4 E 18, 438, inventaire du 18 avril 1731).

<sup>25</sup> ADV, 4 E 19, 115, acte du 9 avril.

<sup>26</sup> ADV, 2 C 3 Q, 536, f. 67 V.

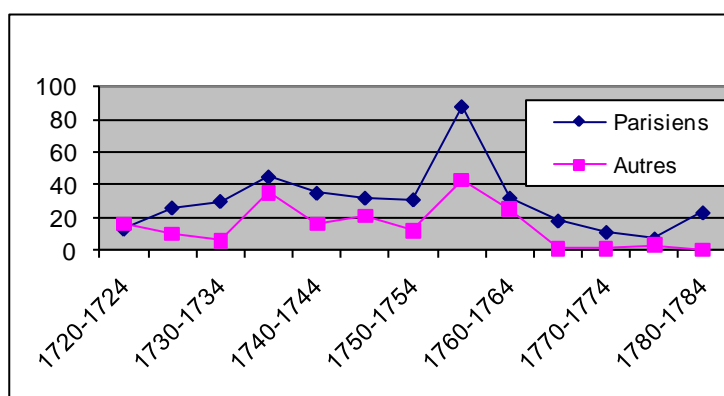
<sup>27</sup> ADV, 5 MI 0167, 2 mai et 22 juillet 1768 – 5 MI 0172.

comme Gourdain ou Huyart (une lettre chacun) ou pour des quantités réduites : quelques futailles pour André Babin ou Ménard. D'autres, enfin, semblent plutôt spécialisés dans le trafic avec les villes de la Loire, comme Charles Chenetier en 1730-1734.

Famille	Lettres de voiture	Total	Dont vin
Gallais	688	43 500 hl.	6623 hl.
Rivière	456	41 473 hl.	253 hl.
Guerry	283	29 951 hl.	4575 hl.
Nivert	355	23 686 hl.	3466 hl.
Dréau	240	23 536 hl.	4975 hl.
Mocquet	207	19 109 hl.	2907 hl.

Comme le commerce, le transport connaît aussi une hiérarchie. Nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas un lien entre certains marchands et des marinières : deux noms sont souvent associés sur les lettres de voiture, ainsi Bottereau et Gallais. En fait, les plus gros marchands ne pouvaient que s'adresser aux entreprises les plus importantes et, en cas de besoin n'hésitaient pas à recourir à toute entreprise disponible.

Le nombre de clients et l'aire géographique n'ont cessé de croître au fur et à mesure que se développait le commerce châtelleraudais. Après une phase où les commerçants orléanais : les Colas, Hervé Sarrebourse ... servaient d'intermédiaires entre Châtelleraud et Paris, les commerçants châtelleraudais sont rapidement entrés en contact avec la capitale, où, d'ailleurs s'était établi un membre de la famille Brottereau. Les marchands d'Orléans ont continué à acheter de l'eau de vie mais en petites quantités ; désormais la clientèle directe augmente rapidement.



Destinataires des envois

Le marché parisien nous présente un double aspect : d'une part, nous avons de gros marchands qui ont acheté des milliers d'hectolitres d'eau de vie ; d'autre part, certains clients directs n'ont commandé qu'une pipe, voire une simple barrique. Nous retrouvons la maison Hazon, déjà cliente au XVII<sup>e</sup> siècle, entre 1715 et 1749. Apparaissent d'autres familles de commerçants : les Douault, rue de Prouvaires, de 1738 à 1766, les Boudet, rue Saint-Martin,

de 1739 à 1780, ou les Petit, de 1717 à 1763. Notons que ces commerçants sont aussi des commerçantes, telles la veuve Petit, qui a su assurer la transition entre son mari et son fils, ou la veuve Bourry, qui a redressé la maison de commerce. Parmi des clients moins importants, il nous faudrait citer les veuves Masson, Pia ... Le tableau suivant, avec les réserves déjà faites, nous donne une idée de l'importance du commerce et de la place tenue par quelques unes de ces familles.

<b>Douault</b>	40 589 hl	<b>Dunet</b>	13 023 hl.
<b>Hazon</b>	14 535 hl.	<b>Legrand</b>	11 608 hl.
<b>Boudet</b>	13 885 hl.	<b>Petit</b>	8438 hl.

A côté de ces marchands en gros, nous trouvons quelques 130 clients, souvent occasionnels, parfois ne commandant que de très faibles quantités. Certains, comme Renard ou Boulanger n'apparaissent qu'une fois dans les sources. La plupart ne commandent que des quantités réduites, au plus quelques centaines d'hectolitres comme Lecomte, la veuve Pia, Berland ou Deprez, pour prendre des exemples à différentes dates. Parmi ces clients, nous relevons la présence de l'Hôtel-Dieu de Paris qui a commandé plus de 120 hl. d'eau de vie à Louis Brottereau.

Au début du siècle, Châtelleraut desservait directement certaines agglomérations de la Loire, en aval d'Orléans : Tours, Amboise, Saumur, Mer, ainsi que Mantes et Melun ; progressivement, le rayon des ventes s'est étendu. En même temps que Paris, ce sont des paroisses voisines : Le Bourget, Charenton, Saint-Maur ... Puis des nouveaux clients sont apparus plus loin : Versailles, Lagny, Montargis, et, même, une seule fois, Rouen. Toutefois, ce n'est pas une clientèle importante : à de rares exceptions près, quelques dizaines d'hectolitres, ni très fidèle : une commande ou deux. Rares sont ceux que nous retrouvons sur plusieurs décennies, et pour des quantités importantes, comme les Vattier à Charenton, les Brisset à Villeneuve-Saint-Georges ou les Chenard à Melun. C'est un commerçant du Bourget qui, en 1779 a reçu la dernière livraison d'eau de vie de Châtelleraut, trois ans avant la cessation à Paris<sup>28</sup>.

Le commerce du vin est plus difficile à étudier. L'aire de redistribution ne couvre nullement celle de l'eau de vie puisque nous trouvons d'autres agglomérations comme Livry. Aucun des gros clients pour l'eau de vie n'en a fait venir, ou alors comme Delahaye : quelques barriques, ce qui semble plutôt pour la consommation personnelle ; les deux marchés semblent distincts à ce niveau : ce sont des marchands moins importants comme Bourguignon ou la veuve Pia qui commandent les deux produits. Certains marchands n'ont acheté que du vin, et en grande quantité, par centaines de barriques : Collet, Joffret par exemple. C'était semble-t-il à titre d'intermédiaires et de relais : ainsi, en 1750, les 227 busses ou pièces de vin reçues par Joseph Fargues étaient destinées à plusieurs de ses propres clients<sup>29</sup>. Mais, à partir de 1770, les quantités réexpédiées sont si faibles qu'il est difficile de parler de commerce.

<sup>28</sup> ADV, 2 C 3 Q, 563, f. 33 V.

<sup>29</sup> ADV, 2 C 3 Q, 316, f. 69 V.

En 1779, pour le plat pays, en 1782, pour Paris c'en était fini du commerce de redistribution de vin et d'eau de vie en provenance de Châtellerauld, une activité qui, à son apogée, avait, pour les deux réunis, compté des dizaines de clients à certaines périodes.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette branche a été une des plus brillantes et des plus lucratives de Châtellerauld. Les premiers contacts avaient été établis dès le XVII<sup>e</sup> siècle mais il ne semble pas que l'explication avancée par Jean Gervais soit totalement satisfaisante<sup>30</sup>. Certes, les guerres de la fin du règne de Louis XIV ont pu stimuler les ventes, les armées étant grosses consommatrices d'eau de vie. Mais, dans ce cas, comment expliquer la faiblesse du trafic lors de la guerre de Succession d'Espagne, voire sa disparition certaines années ? Cette étude nous montre que l'essor de cette branche du commerce est dû essentiellement au dynamisme de certaines familles châtellerauldaises : elles ont su s'émanciper du relais orléanais et accéder directement à un marché parisien sans cesse croissant. Sur ce point, les constatations d'un témoin oculaire, Roffay des Pallus, nous semblent plus pertinentes que l'hypothèse de Jean Gervais<sup>31</sup>.

Le jugement sévère de Fernand Braudel sur la « trahison de la bourgeoisie » est bien connu. Or ces marchands enrichis, les Brottereau, Renault ..., ont investi dans des terres<sup>32</sup>. Or, même devenus *sieurs de*, leurs descendants ont continué à pratiquer le commerce des eaux de vie comme en témoigne la place tenue par Brottereau de Villaray. Le déclin de ce commerce doit être recherché dans d'autres causes, déjà évoquées : la concurrence d'autres alcools sur le marché parisien (calvados, rhum) et les difficultés de navigation sur la Vienne alors que s'améliore le réseau routier. Ajoutons que Châtellerauld a pu être une victime, indirecte, de la crise qui a affecté le marché parisien dans ce domaine<sup>33</sup>.

Terminons par une dernière remarque. Cette réussite, fût-elle limitée dans le temps, s'est faite, en quelque sorte, à la fois contre Poitiers, dépassé en ce domaine depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et grâce à l'ouverture d'un vaste marché dans la France du nord. Ce sont peut-être ces deux raisons qui expliquent que, pendant longtemps, le pays châtellerauldais a été plus tourné vers le nord que vers la capitale régionale.

Jacques Marcadé

---

<sup>30</sup> Cf. note 1.

<sup>31</sup> Cf. note 10.

<sup>32</sup> La terre rapporte plus, sur le long terme, que le commerce, aux réussites éclatantes mais hasardeuses. De ce fait, Jean Jacquard estime, contrairement à F. Braudel, que la bourgeoisie marchande ne « trahit » pas en investissant en terres mais reste fidèle à son idéal : la recherche du profit.

<sup>33</sup> Maurice Garden, Quelques faillites de marchands de vin parisiens dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, *Clio dans les Vignes. Mélanges offerts à Georges Garrier*, Lyon, 1998.